

DOCUMENT DE TRAVAIL

---

# Le mouvement de la jeunesse et les paysans de l'ouest

---

L'expérience militante de 120 étudiants et jeunes ouvriers révolutionnaires dans les campagnes durant l'été 1970.

## SOMMAIRE

<b>Préface</b>	<b>p. 4</b>
<b>Les grands objectifs</b>	<b>p. 6</b>
<b>La préparation</b>	<b>p. 8</b>
<b>Les camarades participant aux stages</b>	<b>p. 9</b>
<b>Les paysans contactés</b>	<b>p. 11</b>
<b>Les formes d'organisation des stages</b>	<b>p. 14</b>
<b>Un problème révélateur de bien d'autres: la religion</b>	<b>p. 15</b>
<b>Les discussions</b>	<b>p. 18</b>
<b>Note sur une « militante » qui croyait tout savoir</b>	<b>p. 23</b>
<b>Action syndicale, « légalité » et violence</b>	<b>p. 24</b>
<b>Le problème des femmes et la vie de tous les jours</b>	<b>p. 28</b>
<b>Et maintenant ?</b>	<b>p. 30</b>
<b>Note sur les syndicats paysans</b>	<b>p. 31</b>

«Les **casseurs** aux champs ! Pour certains, ça fait un drôle d'effet. Mais pour le gouvernement, on est tous des **casseurs** dès qu'on ne se laisse plus faire. Etudiants comme ouvriers comme paysans... On est tous pareils ! Et tant mieux...»

**Un paysan à une réunion de bilan.**

Pour toute correspondance,  
écrire à :

**Centre d'Action Paysanne**  
**Edition Hallier**  
**2, rue Vauvilliers**  
**(adresse provisoire)**

## PREFACE

*Le document de travail qui suit est un bilan d'expérience. Non pas le récit d'une action, d'une prouesse, mais le bilan d'un travail politique dans les masses. Son intérêt :*

*Il est toujours nécessaire de rappeler que la révolution s'appuie sur la majorité des gens : tous les exploités et opprimés, qui forment la majorité réelle de la population dans le pays. On l'oublie souvent chez les révolutionnaires. Et tant qu'on l'oubliera, ça n'ira pas : la classe au pouvoir se frotera les mains, elle jouera les uns contre les autres : l'ouvrier contre le paysan, l'ouvrier très révolté contre l'ouvrier un peu plus résigné.*

*Il faut donc toujours penser à la majorité. Voulez-vous vraiment que ça change ? Que tous les travailleurs œuvrent à leur émancipation en prenant le pouvoir ? Alors il faut penser à la majorité.*

*Cela veut dire qu'il faut s'adresser à cette majorité. Elle n'est pas du tout silencieuse : elle murmure sa résistance à tout ce qui l'accable. Pour qu'elle la crie, haut et clair, il faut travailler avec elle. Il ne faut pas faire comme Alice qui croit tout savoir et qui à toutes les questions répond : fusil. Alice, qui est un personnage anonyme mais très répandu dans le mouvement révolutionnaire, fait le contraire de ce qu'il faut faire, elle se coupe de la majorité, elle ne tient pas compte du tout des idées, justes ou fausses, de ceux à qui elle s'adresse. Alice, c'est un casseur ; par son travail elle confirme dans la tête des gens les idées que la bourgeoisie y met ; elle casse le lien naturel entre les révolutionnaires et la majorité des gens. Alice veut sincèrement que la majorité réelle du peuple prenne le pouvoir, mais son action s'y oppose : Alice n'a pas vraiment le sens de la démocratie : faire participer tout le monde.*

*C'est forcé : Alice n'a pas les pieds sur terre ; se couper de la majorité, c'est se couper de la réalité ; c'est risqué de divaguer.*

*Et pour tous les révolutionnaires, en particulier ceux qui travaillent dans les usines, ils auront intérêt à retirer de cette marche à la campagne la leçon :*

**AVOIR LES PIEDS SUR TERRE.**

© Editions Hallier

---

Imp. Nouvelles Presses Parisiennes  
56, rue des Haies - PARIS (20<sup>e</sup>).

---

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 1970.

Depuis plus de deux ans, des militants révolutionnaires ouvriers et étudiants, avaient des contacts nombreux avec les paysans pauvres et les paysans moyens de l'Ouest de la France, avec ceux que l'on a nommés **les paysans travailleurs** ; depuis plus de deux ans, ce travail progressait lentement, connaissant des fortunes diverses. Seule la Loire Atlantique, bénéficiant de l'influence des ouvriers révolutionnaires de Nantes et de Saint-Nazaire, voyait d'importantes manifestations d'unité populaire, signes des progrès accomplis (enlèvement du ministre Guichard ou libération des bords de l'Erdre par un millier de paysans, d'ouvriers et d'étudiants).

Dans les autres départements de l'Ouest, les militants révolutionnaires étaient surtout connus chez les paysans par leurs « **longues marches** », plus simplement appelées « **stages paysans** ». Ces stages avaient connu une certaine ampleur durant l'été 1968 ; mais mal coordonnés et mal préparés, ils avaient laissé chez beaucoup d'agriculteurs des souvenirs très nuancés. De plus, le mouvement de liquidation du travail pratique qui commença à se faire ressentir dès août 1968 (certains étudiants prétextant le besoin de « réfléchir » sur une situation qui n'évoluait pas assez vite à leurs yeux, allèrent jusqu'à quitter les paysans du jour au lendemain, sans explication aucune !) empêcha presque partout la poursuite du travail et laissa les paysans se demander « **si les révolutionnaires n'étaient pas un peu comme des touristes** ». Un paysan avec qui de nouveaux liens d'amitié et de militantisme furent noués cette année, déclarait à propos des premières expériences : « **Certains étudiants semblaient désireux de partager nos conditions de vie, et avec eux on arrivait à s'entendre très bien. Mais d'autres n'arrêtaient pas de nous parler en supérieur : « J'étais sur les barricades ! », « Je suis un révolutionnaire ! », etc... On aurait dit qu'ils étaient venus pour nous donner des leçons ! Et la plupart, on en a jamais plus entendu parler** ».

Ainsi, au début de juin 1970, la situation sur le « front paysan » dans l'Ouest était :

1) Un département avancé, **la Loire Atlantique**, où militants ouvriers et paysans avaient déjà participé ensemble à des actions de type nouveau et où les liaisons déjà étroites des révolutionnaires aux masses paysannes commandait des initiatives spécifiques, dans

la lignée de la libération des bords de l'Erdre (il n'en sera pas question dans ce texte).

2) Les autres départements, **le Finistère, les Côtes du Nord, le Morbihan, l'Ille-et-Vilaine, la Mayenne et la Sarthe**, où existait un grand nombre de contacts chez les paysans ou dans les milieux para-agricoles, sans perspectives claires.

Du 1<sup>er</sup> juillet au 1<sup>er</sup> septembre de cette année, plus d'une centaine de camarades, étudiants et jeunes ouvriers, ont travaillé dans les campagnes de l'Ouest, de la Sarthe au Finistère, du Morbihan aux Côtes du Nord... Ce texte, rédigé principalement par eux, mais dont tous les points furent discutés dans des réunions de travail avec les paysans, est le premier bilan de leur expérience ; leur travail rejoint celui de dizaines d'autres « longues marches » qui ont eu lieu un peu partout en France, cet été.

## LES GRANDS OBJECTIFS

**Premier objectif** : nous ne sommes pas allés dans les campagnes de l'Ouest pour y faire un petit tour et puis s'en revenir. Nous avons l'intention de continuer le travail que nous savons prolongé. Cela veut dire que les « stages » de cet été ne sont qu'une étape, **étape qui visait d'abord à détruire des mythes et des mensonges** : celui de l'étudiant bon à rien, du révolutionnaire « casseur » pour le plaisir, etc. Il s'agissait de donner le vrai visage de la Révolution que nous voulons, de préparer l'opinion, dressée depuis des générations contre nos idées, au travail prolongé des révolutionnaires. Cet objectif, nous pouvions l'atteindre en travaillant physiquement aux champs ou à la ferme, en partageant les conditions de vie des paysans, en participant aussi à leurs moments de détente. Et dans un premier temps, les idées des révolutionnaires étaient très largement et à juste titre jugées par les paysans sur leurs attitudes concrètes. Comme le disait un paysan lors d'une réunion de bilan : **« Quand j'ai vu des gars, qui étaient simples, qui venaient nous aider dans notre boulot de tous les jours, qui essayaient de comprendre nos problèmes et de trouver ensemble comment on pouvait tous s'en sortir, quand j'ai vu des filles aider nos femmes à la cuisine ou s'occuper des gosses, quand je les ai**

**vus coucher dans le grenier parce qu'on n'avait pas de lits pour eux, je me suis dit qu' «Ouest-France» c'était de la belle saloperie, et qu'on nous avait bel et bien dupés sur les casseurs ».**

C'est une excellente chose que **commence** à apparaître cette image des révolutionnaires chez les paysans ; dértuire les mensonges des réactionnaires, gagner la confiance des masses paysannes, « se faire accepter par le milieu » : c'est la cible essentielle que doit viser tout militant au début de son implantation.

**Deuxième objectif** : nous sommes allés dans les campagnes de l'Ouest pour militer avec les paysans progressistes, pour nous lier à leurs luttes. Le besoin de réfléchir sur la société qui les environne, de comprendre les mécanismes de la pénétration du capitalisme en agriculture, pénétration qui condamne la grande masse des agriculteurs ; le besoin de connaître les luttes ouvrières et étudiantes, de savoir ce qu'est le socialisme, la révolution, les pousse à rechercher le contact avec les contestataires des villes. Nous pouvions alors aider à développer l'esprit de révolte contre l'injustice et la misère ; nous pouvions, nous étudiants et ouvriers, développer l'unité du peuple et la conscience de la nécessité des actions résolues, regroupant les exploités des villes et des campagnes. En sachant faire progresser les discussions, en participant à d'éventuelles actions paysannes, en prenant certaines initiatives (voir plus loin), nous pouvions contribuer à **accélérer la prise de conscience dans les campagnes**.

Mais ce deuxième objectif — développer l'esprit contestataire et la volonté de se battre avec tout le peuple opprimé — ne pouvait être visé que **si le premier était en partie atteint** : nous étions là d'abord pour travailler manuellement avec les paysans. Et de plus, c'était en partant de **l'expérience quotidienne** vécue des agriculteurs, en essayant de comprendre comment ils ressentaient les problèmes (donc en essayant de les **vivre** un peu avec eux), en ne méprisant pas les questions posées par le boulot au profit des moments de discussion « sérieuse », qu'il y a pu y avoir progression dans le travail politique.

**Troisième objectif** : nous sommes allés dans les campagnes de l'Ouest pour aider les paysans progressistes à s'organiser. Bien



souvent ils ne se connaissent pas à trente kilomètres à la ronde ou n'ont d'autres moyens de se rencontrer que l'organisation syndicale ou la coopérative (une assemblée par exemple). Il leur est difficile, dans ces conditions, de savoir à quoi s'en tenir et l'isolement est ressenti durement. Favoriser des réunions de paysans et de jeunes révolutionnaires, amener les uns et les autres à se mieux connaître, laisser peu à peu les paysans prendre les choses en main, leur donner les contacts obtenus par d'autres stages, aller avec eux dans d'autres exploitations, tout cela pouvait contribuer à faire apparaître une **liaison nouvelle** entre les paysans progressistes.

**S'unir au peuple pour unir le peuple**, tel peut se définir cet objectif : unir le paysan et l'étudiant, le paysan et l'ouvrier, le paysan pauvre et le paysan moyen... Comme le disait un paysan à qui on montrait sur une carte l'ensemble des cantons de son département où travaillaient des camarades : « **C'est donc que dans chacun de ces coins il y a des agriculteurs pour les recevoir, pour discuter avec eux, pour les piloter dans d'autres fermes ; comment ça se fait qu'avec tous ces gars on soit encore si mal organisé !** ». Et souvent, les paysans demandaient à rencontrer d'autres des leurs qui recevaient des camarades, soit au cours de réunions soit tout simplement au cours de veillées. Nous n'avions pas à nous substituer bien sûr aux paysans, mais ce ne pouvait être qu'une bonne chose de les aider à se regrouper et à s'organiser.

## LA PREPARATION

De l'avis de tous, elle fut hâtive. Un groupe dirigeant des stages fut constitué le 1<sup>er</sup> juin, regroupant des camarades de Paris et de Rennes. Les premières réunions de travail avec les paysans commencèrent le 10 juin : c'était laissé bien peu de temps aux paysans militants pour contacter les autres ! Beaucoup furent joints plus tard et avaient fait d'autres plans ; certains paysans moins décidés auraient voulu réfléchir plus de temps, discuter d'abord avec des camarades. Les réunions de préparation furent faites souvent en l'absence de nombreux paysans concernés qui devaient au même moment être aux champs. Parfois même une discussion avec un paysan responsable, dans la ferme de celui-ci,

tint lieu de réunion ! « Un bon stage, disaient les paysans, se prépare trois mois à l'avance. Il faut le temps de préparer le milieu, d'avertir tout le monde, sinon ça donne l'impression de forcer les gars ; on va voir un paysan et on lui dit : « Des jeunes contestataires vont venir dans le canton ; on a pensé que ce serait intéressant ; tu peux en prendre un ? », ça ne fait pas sérieux. Et puis il faut aussi discuter du meilleur moment pour le stage, suivant le boulot qu'il y a à faire ou suivant que le paysan reçoit de la famille. L'idéal pour les autres fois, ce serait que le responsable des équipes qui vont venir chez nous, passent quelques jours, trois mois avant, pour mettre tout au point. Il faut que vous vous fassiez à notre rythme de travail ! ».

Du côté des militants étudiants et ouvriers, l'impréparation était aussi grande ; l'idée des stages « tomba » du jour au lendemain. Aucune propagande particulière n'avait été faite sur ce problème pendant l'année ; beaucoup de camarades ignoraient tout des paysans, de leurs luttes, du travail fait dans les campagnes. Là encore on assista à des réunions hâtives et des camarades furent contactés trop tard. Et puis surtout, certaines équipes n'étaient pas homogènes (camarades n'ayant jamais milité ensemble...) et n'avaient pas eu d'explications suffisantes sur les stages (un « dossier paysan » sur les syndicats, les coopératives, les stages passés, etc., ne fut remis qu'au moment du départ). Des deux côtés, on aborda les stages avec impréparation, ce qui eut comme seul aspect positif de laisser la plus grande « initiative » aux paysans, dont certains se révélèrent de fait d'excellents « organisateurs » !

**Intégrer la préparation des prochains stages au travail politique** des régions ou des secteurs qui comptent envoyer des militants ; aider les paysans à faire de même dans leurs cantons : telle est la leçon à tirer.

## **LES CAMARADES PARTICIPANT AUX STAGES**

Alors que les militants au sens strict, continuaient leur travail dans les quartiers populaires ou dans les usines, la tâche des « longues marches », des stages paysans fut confié à ce que l'on appelle

**le mouvement de la jeunesse.** Mis à part l'encadrement des équipes, la plupart des camarades étaient peu « expérimentés ».

Il est évident que les militants engagés sur tel ou tel front de lutte n'auraient pas pu abandonner leur travail pour un ou deux mois et participer massivement aux stages. Mais la composition des équipes ne fut pas le fait du hasard ou d'une hâtive division des tâches : on envoie ceux qui sont libres, ceux qui ont du temps ou ceux qui ont « besoin d'avoir de la pratique » (quel que soit par ailleurs le côté « formateur » des stages). Non, ce fut un choix politique dont on peut mesurer aujourd'hui les aspects positifs et les aspects négatifs.

Ce qui caractérise le mouvement de la jeunesse c'est d'abord précisément sa grande mobilité, sa capacité à se déplacer : **capacité matérielle** — il a plus de temps libre, il est plus disponible, il a moins d'attaches familiales ou autres, etc. —, **capacité idéologique** — il est enthousiaste, décidé, etc. De plus, il n'a pas l'esprit de secte ; il est ouvert, il développe l'esprit de contestation par l'esprit de chapelle. Pour les stages, pensions-nous, il n'est nul besoin de théoriciens sachant analyser le fonctionnement des coopératives et pouvant l'expliquer aux paysans ; il faut des camarades issus d'un mouvement de masse, décidés à travailler manuellement, à vivre dans des conditions parfois difficiles, désireux de se lier avec les paysans avant tout.

Ce point de vue était principalement juste ; il nous a donné l'audace nécessaire pour entreprendre un boulot d'envergure sur tout l'Ouest ; il a permis d'engager en très peu de temps plus d'une centaine de camarades dans les stages. Et c'est par ailleurs de cette nouvelle pratique politique des « longues marches », qu'ont surgis des responsables du mouvement de la jeunesse de cette année.

Ceci dit, nous n'avons pas vu un point important. Si les paysans ont accueilli sans difficulté des étudiants et des jeunes ouvriers qui ne militent pas depuis longtemps, mais qui du fait de leur âge (22-24 ans) ou de leur travail avaient acquis une certaine « expérience », ils ont été plus que surpris de la présence des lycéens. Dans les villes, les travailleurs, depuis Mai 1968, ont commencé à mieux connaître la jeunesse lycéenne comme force militante ; dans les campagnes, le fait de rencontrer des jeunes de

16 ou 17 ans « faisant de la politique » a provoqué de nombreuses réactions. Et le côté un peu brutal et précipité des explications politiques des camarades lycéens renforçait chez les paysans un sentiment de gêne. Cela crée souvent beaucoup de difficultés.

Le mouvement de la jeunesse a fait un bon travail cet été dans les campagnes. **Il était juste de ne pas sous-estimer l'esprit combattif révolutionnaire de la jeunesse.** Les lycéens, qui sont une composante importante de ce mouvement, ne peuvent être purement et simplement exclus des futurs stages paysans. Ce qu'il faudra faire, c'est fixer les modalités de leur participation (leur nombre, etc.) **avec les paysans** en connaissance de cause (ce problème n'avait jamais été envisagé avant le début des stages de cet été) ; et il est utile pour eux, comme pour tous les camarades, de maintenir des rapports suivis avec les paysans contactés, d'échanger tracts et journaux militants, de retourner aussi quelques jours dans les fermes, ne serait-ce que pour montrer que le combat continue et qu'on y est toujours partie prenante.

## LES PAYSANS CONTACTES

La force principale qui contribue à développer la contestation, la révolution « idéologique », dans la paysannerie est la couche des **paysans moyens**. C'est elle qui est la base de classe du Centre National des Jeunes Agriculteurs (C.N.J.A.). Les paysans moyens travaillent eux-mêmes la terre ; ils n'emploient pas d'ouvriers ou tout au moins pas à temps complet. Ils ont des possibilités de s'équiper en matériel, souvent en contractant de **lourdes dettes**. Leurs conditions de travail sont souvent intensives et pénibles. Ils ont une position d'exploités :

— par les paysans riches et les exploitants capitalistes par l'intermédiaire du marché ;

— par les propriétaires fonciers : fermages, entretien des terres et des bâtiments à leurs frais ;

— par le capital financier publique (Crédit Agricole) ;

— par les industriels et les coopératives qui les intègrent (ex : l'entreprise intégraliste fournit à l'agriculteur poussins et aliments, s'engage à acheter les poulets engraisés par lui. L'agriculteur s'en-

gage à en fournir une certaine quantité et c'est sur lui que repose tout ou partie des risques de l'élevage).

Mais ils ont une position plus favorable sur le marché ou dans les coopératives que les paysans pauvres. C'est une couche actuellement en voie de différenciation :

— d'un côté, les petits « patrons dynamiques » qui s'en tirent et sont en train de passer du côté des exploitants capitalistes. Ce sont les interlocuteurs privilégiés du ministère, les partisans plus ou moins avancés des plans Mansholt et Vedel.

— de l'autre, ceux qui sont voués à la ruine, la prolétarianisation en usine ou sur place : ceux-là représentent le plus grand nombre.

C'est cette couche, la plus immédiatement menacée par le développement rapide du capitalisme en agriculture, que représente la tendance de gauche du C.N.J.A. Mais si beaucoup sont jeunes, d'autres le sont moins et se retrouvent « faute de mieux » à la Fédération des Exploitants des Syndicats d'Exploitants Agricoles (F.N.S.E.A.) ou même parfois au Mouvement d'Organisation et de Défense des Exploitants Familiaux (M.O.D.E.F.) (voir à la fin du texte la note sur les syndicats paysans).

Nous avons beaucoup travaillé avec des paysans moyens, membres ou non du C.N.J.A. (beaucoup avaient dépassé la limite d'âge, 35 ans). Ils savent que leur avenir est la ruine, mais leur degré d'endettement est différent, ce qui fait que certains qui n'ont pas trop de dettes, qui acceptent de rogner sur leur niveau de vie pour pouvoir survivre (ce sont souvent des paysans d'un certain âge) contribuent à développer dans le milieu une certaine résignation, que leur ruine progressive balayera d'ailleurs assez rapidement. Dans l'ensemble, les paysans moyens, ceux qui sont de la couche inférieure économiquement, de par leur situation désastreuse et la crise idéologique qui en résulte, sont particulièrement sensibles à la propagande révolutionnaire. **Ils jouent un rôle moteur localement dans la révolte des paysans-travailleurs.** Ils sont une force stratégique importante dans l'alliance ouvriers-paysans.

Ceci dit, la lutte de classe est souvent âpre chez les paysans moyens, car si peu d'espoir et si peu d'illusion qu'il ait, un paysan moyen doit essayer de se débrouiller pour survivre, donc participer à ce qui est aussi des instruments du développement du capitalisme à la campagne (coopératives, etc.). De plus, on ne peut pas dire

qu'il y ait de la part de tous les paysans en voie de prolétarianisation un rejet intégral du réformisme.

Cette première catégorie de paysans est bien sûr celle qui nous a accueilli avec le plus de sympathie, de franche amitié militante même. Il est important de remarquer que des liens très forts, dépassant de loin les simples contacts politiques, ont été noués entre étudiants, ouvriers et paysans lors des stages.

Mais ce qui a été aussi très positif, ce fut le travail en direction des **paysans pauvres**. Travail limité (Côtes du Nord surtout) mais important par les possibilités qu'il a offertes. Les paysans pauvres, contrairement aux paysans moyens, n'ont pas eu les moyens de s'équiper ; ils ont en général moins de dettes que les paysans équipés ruinés, mais aussi moins d'argent ; leur production est faible, leurs conditions de vie et de travail de plus en plus dures. Dans l'ensemble, leur prise de conscience est limitée car tout le poids de la propagande traditionnelle est tel que de nombreux obstacles s'opposent à cette prise de conscience. Nous avons pu mesurer cependant combien sont grandes les potentialités révolutionnaires de cette couche, et il est indispensable que les prochains stages s'orientent résolument vers les paysans pauvres qui peuvent constituer un allié sûr du prolétariat.

Les conditions de travail sont plus dures avec les paysans pauvres, ne serait-ce que pour des questions matérielles (une des équipes de camarades travaillant en leur direction devait posséder une grande autonomie — voiture, tentes, etc. — car aucun camarade ne pouvait rester plusieurs jours de suite dans la même ferme, trop pauvre pour le recevoir). Le risque existe d'une certaine « facilité » qui consiste à revoir toujours les mêmes agriculteurs, ceux qu'on connaît bien, qui sont de fait des camarades avec qui n'existe pas de divergence et de se satisfaire de ce militantisme. Il ne faut pas encourager de tels clans paysans-militants des villes, ni renforcer la tendance à former des clans qui existe chez certaines équipes paysannes. En s'appuyant sur les paysans militants avec qui on travaille, en se mettant souvent sous leur direction, les prochains stages devront se tourner vers **la masse toujours plus large des agriculteurs**.

## LES FORMES D'ORGANISATION DES STAGES

Les équipes sont constituées par cantons (parfois plusieurs par canton). Les camarades sont répartis en général individuellement dans les fermes et une équipe peut regrouper de quatre à dix camarades, dont un est responsable, reconnu non seulement par les camarades mais aussi par les paysans. Dans la mesure du possible, une ferme est choisie comme « base » ; c'est là que se trouve le paysan sur qui nous nous sommes appuyés au départ, c'est lui qui nous a orientés dans les autres exploitations, c'est chez lui qu'a lieu en général la première réunion entre les agriculteurs et les camarades.

On tente alors de constituer une sorte de direction cantonale des stages, à qui des étudiants et des paysans peuvent s'adresser en cas de problèmes. Au fur et à mesure que les choses évoluent, tel paysan au début réservé, prend peu à peu les tâches en main, participant en fait à la direction des stages, tandis que tel autre se révèle moins décidé dans l'organisation du travail politique.

Les paysans militants savent exactement qui nous sommes et ce que nous venons faire ; c'est avec eux et souvent sous leur direction que nous déterminons les autres fermes où il faudrait travailler : là encore, c'est eux qui nous expliquent la situation, la façon d'intervenir, de se présenter, de discuter. Car il apparaît que certains paysans avec qui il serait utile de travailler, peuvent se braquer contre les stages si l'approche est brutale ; car que peut représenter **a priori** un « maoïste » par exemple pour quelqu'un qui n'a d'autre information que « **Ouest-France** » ? Ce n'est que peu à peu que les choses doivent se clarifier, quand le militant fait ses preuves dans la pratique quotidienne.

Comme le boulot est grand et les journées longues (on travaille parfois jusqu'à 10 heures le soir et plus), les réunions ne sont pas fréquentes et les camarades restent seuls pendant plusieurs jours, sans d'autres contacts que paysans. **Ils découvrent un rythme politique totalement différent de celui des villes.** Un camarade responsable qui bosse dans la région, « tourne » régulièrement dans les exploitations, seul ou avec un paysan militant ; ils aident ainsi le bon fonctionnement des stages, car certains problèmes ne peuvent attendre pour être résolus la prochaine réunion de l'ensemble de l'équipe et il faut prendre rapidement des décisions (dé-

placer tel camarade dans une autre ferme, participer à une réunion paysanne...). De plus, ce type de fonctionnement, en montrant une bonne organisation, donne confiance aux paysans les moins décidés.

Les réunions de bilan paysans-étudiants-ouvriers permettent d'avoir le point de vue de l'ensemble et d'approfondir certaines questions politiques. Elles créent une vie de **groupe militant** ; elles permettent aux paysans de se mieux connaître ; elles tissent des liens nouveaux, elles essaient de donner des perspectives au travail engagé. L'idée essentielle qu'il faut toujours avoir en tête, c'est de donner à chaque fois tous les éléments, tous les contacts qu'on possède dans un canton aux paysans militants et d'associer sans cesse de nouveaux paysans au boulot qu'on développe, même si au début certains n'ont pas toutes les idées claires.

## **UN PROBLEME REVELATEUR DE BIEN D'AUTRES : LA RELIGION**

« Vous n'allez pas à la messe ? » Cette question fut souvent posée aux camarades. Jamais avec hargne. Et la réponse négative qui suivait ne provoquait pas de la méfiance, mais de la curiosité. Nombreux paysans étaient encore très croyants ; pratiquement tous allaient à la messe. Par conviction religieuse, mais aussi pour certains par habitude, « pour ne pas choquer le milieu » ou encore parce que c'est l'occasion de rencontrer les amis. Un paysan nous disait : **« Je suis militant et de ce fait souvent attaqué par les notables ; je ne pense pas que ce soit une bonne chose de subir des critiques sur le plan religion. Je continue à aller à la messe comme tout le monde, quitte d'ailleurs à me faire traiter de poisson rouge dans le bénitier... »**.

En agriculture, parmi les paysans exploités, bon nombre sont non seulement catholiques mais encore anciens militants d'action catholique. Une femme de paysan expliquait très bien le problème en disant : **« D'après ce que je vois, chez vous (étudiants et ouvriers), les plus actifs ce sont les maoïstes ; et bien chez nous, les plus actifs ce sont les militants catholiques, anciens J.A.C. (Jeunesse**



Agricole Catholique ». Et cela est si vrai qu'on trouve souvent ici et là que le Cercle Cantonale des Jeunes Agriculteurs est presque la reproduction du cercle J.A.C. ; il y a pour beaucoup une continuité de l'action catholique au militantisme.

Si on n'a pas en tête ce point fondamental, on ne peut commettre que des erreurs. Il y a bien entendu une expression religieuse (en perte de vitesse mais présente dans le milieu) qui représente un des ennemis de classe à combattre sans concession ; il y a cette Eglise qui pourvu que soit respectée la pratique religieuse et qu'elle soit sauvée les apparences, respecte et soutient le pouvoir des exploités ; il y a toutes ces institutions (écoles libres, patronages, organismes divers) qui diffusent la **bonne** morale, celle que prône en fait la défense de l'injustice établie et interdit aux pauvres de se révolter. De tout cela les paysans progressistes sont convaincus : ils sont les premiers à le dénoncer, parlant de « l'Eglise des riches » ou critiquant le pape parce qu'il condamne le socialisme. Là n'est donc pas le problème.

Ce que nous avons compris, c'est que chacun fait référence à sa culture, c'est que chacun rend compte à sa manière de son expérience. La religion a d'abord été pour les paysans une « pratique collective » qui les a aidés à se regrouper ; ils ont trouvé un côté « progressiste » au catholicisme et cela les a conduits à s'interroger sur la société, puis à la condamner pour ensuite vouloir la transformer. On peut regretter le « rôle » joué par la religion, mais cela est sans intérêt ; le fait est qu'il n'est pas possible de remettre en cause la **réalité** de ce cheminement. Les idées révolutionnaires des paysans viennent bien sûr fondamentalement de leur pratique sociale d'exploités, mais il faut voir tous les aspects.

Souvent, en progressant politiquement, les paysans rencontrent d'énormes contradictions en voulant concilier leur attachement à la religion et leur militantisme. Ainsi ce paysan qui disait : « **Tous les hommes sont frères et il faut les respecter ; mais on a raison de casser la figure au patron parce que lui ce n'est pas un homme** ». Ce serait de la stupidité de s'en moquer ou de jouer au révolutionnaire pur et dur, sans problèmes. Les paysans s'interrogent sans cesse et ils ne prennent pas au sérieux celui qui paraît avoir tout pensé et tout résolu, « **car cela doit être superficiel** ». Une **critique brutale** de la religion et de tous les problèmes qu'elle pose,

risque non seulement de donner aux paysans l'impression qu'on remet en cause leur foi, mais en plus qu'on ne comprend rien à leurs problèmes, à leurs difficultés de rompre avec des siècles d'oppression et de mensonge, à leur volonté de bien penser ce qu'ils doivent être et entreprendre.

Beaucoup de camarades ont rencontré des « curés progressistes », avec qui il est possible de s'entendre. Souvent ils ont pu aider les paysans à regarder ensemble leurs problèmes ; et puis certains tentent aujourd'hui de se manifester politiquement : tel curé engueulait à la messe ceux qui n'avaient pas fait grève, tel autre descendait à toutes les manifestations, tel autre proposait à des camarades de les héberger. On se rappellera d'ailleurs ce texte « surprenant » de Juin 1968 qui provoqua les hurlements de tous les conservateurs et qui était signé Monseigneur Vial et les « prêtres responsables de Nantes-St-Nazaire » ; en un mot, ce texte soutenait le mouvement contestataire et l'attribuait entre autres à une manifestation divine : **« En cette Pentecôte 1968, l'Esprit-Saint fait irruption dans l'histoire pour renouveler la face de la terre. Il nous provoque tous à la conversion : la paix est à ce prix ».**

La conclusion que nous devons tirer de ce point qui dépasse le simple cadre de la religion, est que travailler avec les paysans c'est partir d'une situation particulièrement complexe et contradictoire. Dans le cas donné, on ne résoud pas les contradictions en refusant de les prendre en considération (« **Moi, vous savez, la religion, pour ce que je sais !** »), en les tournant en dérision (« **les curés c'est comme les corbeaux, c'est noir et au premier coup de feu, ça fout le camp !** »), en les minimisant (« **Bah ! tout ça c'est pas grave, ça vous passera : moi aussi avant j'allais à la messe !** »), en les réglant de façon simpliste et expéditive (« **la religion, c'est l'opium du peuple, un point c'est tout, j'en sortirai pas !** »), etc. Quand un camarade, comme cela s'est produit, attire l'attention de tout un village par son attitude ouvertement anti-cléricale, cela n'est pas drôle : militant dans un milieu donné, on ne peut songer à le transformer en un instant ; cela signifie qu'il faut apprendre à y vivre sans faire des « concessions » et se dissimuler, mais aussi sans choquer et montrer à chaque instant que « nous, on est différents ».

Il faut partir de la réalité si on veut la transformer ; dans les

discussions avec des paysans catholiques, révolutionnaires ou non, dans toute autre circonstance, **il faut partir des questions que se posent les masses** et pas des réponses que nous avons déjà trouvées. **Il faut comprendre comment les masses vivent tel ou tel problème pour pouvoir les aider à le résoudre.** Nous avons choisi de tirer cette conclusion qui a valeur de principe, à propos de la religion plutôt qu'à partir d'un autre sujet, parce que cela peut être l'occasion d'un certain antagonisme entre le militant ouvrier ou étudiant et les paysans. Dans l'ensemble, tous les camarades de cet été l'avaient assez bien compris.

## LES DISCUSSIONS

1) Les discussions s'engageaient souvent facilement ; une fois seuls, l'agriculteur, sa femme et le camarade s'apercevaient de tout ce qu'ils ignoraient, de tout ce qui les préoccupait. Ce qui était nécessaire alors, c'était qu'une certaine confiance s'installe entre eux ; pour cela la vie et le travail communs étaient les meilleurs éléments.

Dès le premier jour, bien sûr, on se mettait à discuter : les paysans aiment savoir avec qui ils sont, ce qu'il y a derrière la tête de celui qui, venu de la ville, va passer deux, trois ou quatre semaines chez eux. Mais ce n'est qu'au fur et à mesure que l'on commence de part et d'autre à se comprendre ; on discute mieux politique quand on a travaillé ensemble, quand on a aussi discuté de la façon de monter une charretée ou de comment nourrir les cochons. On discute un peu partout, le soir au repas et après, mais aussi sur la planteuse ou entre deux pierres de la nouvelle porcherie qu'on est en train de construire ; on discute quand on a envie, quand subitement quelque chose trotte dans la tête. Et de ce fait il n'y a jamais de **mauvais** sujets de discussion, et il n'y a jamais de sujets **mineurs**, de préoccupations peu importantes. Ce que les camarades ont appris c'est à discuter sur le vif des problèmes que pose la vie quotidienne des masses ; on apprend parfois beaucoup en ne dédaignant pas les questions pratiques posées par le boulot.

Les camarades n'ont pas seulement appris comment travailler la terre : ils ont **commencé** à voir ce qu'était la façon de penser de

ceux qui la travaillaient, car on ne peut vraiment parler avec les paysans qu'en partant de ce qu'ils vivent. Il ne s'agit pas de provoquer abstraitement une discussion (même si nous croyons parler d'un problème concret, il se peut qu'il soit abstrait pour les paysans parce que né d'une pratique qui leur est inconnue) — ce qui reviendrait à renforcer les différences ; il faut faire l'effort de se sentir lié, partie prenante des difficultés rencontrées par le milieu. **Plus des militants vivent l'expérience du travail d'une classe, plus leur faculté d'expression est grande et adaptée à cette classe.** C'est en ce sens que les camarades ouvriers les plus écoutés par les paysans étaient d'abord ceux qui étaient capables de faire ressentir par exemple la similitude des contraintes oppressives du travail en usine et à la campagne dans la société capitaliste.

Dans le cas des stages de cet été, il n'y a aucun doute sur un point : les camarades qui ont gagné le plus la confiance des paysans étaient d'abord les plus **consciencieux** au boulot. On ne peut séparer le temps de la discussion du temps du boulot ; à la campagne, il n'y a jamais d'heures précises, le travail et la vie personnelle se mêlent souvent intimement (on peut le déplorer, mais c'est comme ça...) ; la discussion n'est pas le seul temps où on parle. Comme le dit Bernard Lambert : « **Le dialogue est fait de travail partagé, de services rendus, le silence aussi** ».

2) Il est difficile de rendre compte ici de toutes les discussions, des thèmes abordés, de la progression des discussions, des points de divergence ou d'accord, etc. Nous nous contenterons de souligner quelques points importants.

Disons d'abord ce qui apparaît dans les bilans de toutes les équipes, c'est **la crise de l'idéologie bourgeoise** dans le milieu paysan. Bien sûr, il existe encore des mythes qui masquent aux yeux des paysans-travailleurs la réalité de la société capitaliste et les moyens de la transformer : mais il n'existe pas actuellement une **grande idéologie mystificatrice** capable de mobiliser largement les esprits derrière le projet capitaliste. Dans le passé, les porte-paroles de la bourgeoisie ont pu entraîner massivement les paysans ; ils ont pu par exemple faire croire largement aux paysans-travailleurs que leur avenir serait assuré par une politique de soutien aux prix ou dans l'après-guerre par l'arrivée du tracteur, par la mécanisation. Aujourd'hui, bien des mythes demeurent ancrés dans les esprits,

mais un peu partout ils sont mis en question ; de **fausses solutions** sont encore trouvées par les paysans, mais nul part elles ne font l'unanimité et surtout nulle part elles apportent un tant soit peu d'enthousiasme.

**Le mythe de l'augmentation des prix**, qui revient malheureusement à revendiquer la disparité entre la grosse et la petite et moyenne agriculture, est très largement contesté. Nombreux sont les paysans qui s'aperçoivent que non seulement une augmentation uniforme des prix d'un produit accentue le décalage entre les agriculteurs pauvres et riches mais qu'en plus on tente d'augmenter en priorité les prix des produits des producteurs riches (céréales par exemple).

**Le mythe de l'unité paysanne**, qui essaie de faire croire que les intérêts de toutes les catégories d'agriculteurs sont identiques et que la meilleure défense de ces intérêts dépend de l'unité des paysans dans leurs organisations, notamment syndicales, n'a plus grand crédit non plus. Maintenant il est relativement clair qu'on ne peut s'entendre avec tout le monde et que « **la sacro-sainte unité est celle qui vise à encadrer les petits et moyens sous la houlette des plus gros** », comme disait un paysan.

Il faudrait donner d'autres exemples de fausses solutions et de la façon dont elles sont remises en question : la politique des structures, la participation au pouvoir économique, la coopération qui est encore plus complexe, etc. (nous sortirons une brochure qui étudiera par ailleurs tous ces problèmes : des paysans y prendront la parole pour donner leurs expériences, pour montrer par exemple les limites de la coopération, la nécessité pour elle d'adopter les mécanismes capitalistes et de subir les aléas du marché, etc.). Mais disons en un mot que toutes les discussions traduisent cet état de crise de la domination bourgeoise. Et puis qui est rempli d'enthousiasme pour la « nouvelle société » de Chaban-Delmas ? Ou même, ce qui est plus précis dans le cas de l'Ouest de la France, qui croit que la politique de régionalisation peut être vraiment bénéfique aux paysans-travailleurs ?

Bien sûr, les paysans ne sont pas tous à dire que le socialisme est la seule solution vraie ! Mais ils sont un peu partout sinon ouvertement en révolte contre le système bourgeois, du moins

**sceptiques** devant son bien-fondé et l'avenir qu'il leur fait. Ce scepticisme est un phénomène de masse, objectivement révolutionnaire, car il prend la forme aujourd'hui non d'une simple interrogation mais d'une véritable **mise en question**. **Et il y a des questions de paysans qui sont plus dangereuses pour l'ordre bourgeois que certaines accusations.**

Avec le paysan révolutionnaire, les discussions ne posaient aucun problème. Elles allaient de soi et la nuit était bien avancée quand elles se terminaient. Mais avec des paysans moins avancés politiquement, quelques camarades manifestaient un peu d'impatience, disant par exemple d'un tel : **« C'est un gars bien, mais il en est encore à se demander pourquoi X est un cumulard ! »**. Ils ne voyaient pas que c'est peu à peu que les réponses sont trouvées par la grande masse des paysans. Le rôle des militants n'est pas d'apporter « la vérité », de donner toutes les réponses : **« Et voilà pourquoi, je vous le dis, les choses sont ainsi »**. Ce qui se passe, c'est que tous les paysans ont conscience de tel ou tel abus (prenons le cas d'un cumul de terre par exemple) mais qu'ils **ne relient pas immédiatement cet abus à l'ensemble de la société capitaliste**. Le rôle des militants, dans le cas donné, c'est de les aider à tirer les enseignements des actions foncières, de montrer comment, à partir d'actions à première vue isolées et visant à répondre à un abus précis, on peut substituer **« un mouvement qui démontre que celui-ci n'est pas le fait du hasard ou de la méchanceté de X ou de Y, mais plutôt le résultat logique de relations sociales basées sur le pouvoir du capital »** (un paysan à l'Assemblée Générale du C.R.J.A.). Or, pour réaliser une telle démarche, toutes les données existent.

Les militants venus des villes avaient beaucoup de mal à parler du socialisme à partir de cas vécus à la campagne : leur manque d'information n'était pas seul en cause. Ils étaient comme perdus dès que la discussion prenait un tour inhabituel et ils tentaient de revenir à leurs schémas où ils se croyaient « plus en sécurité ». Beaucoup de camarades qui aiment sincèrement la Chine Populaire, n'avaient jamais pensé que pour la défendre devant des paysans et montrer combien elle est une société juste pour les travailleurs, il fallait partir de certains **problèmes concrets**. Un camarade trouvait surprenant qu'un paysan demande ce que

devenaient en Chine la famille et les enfants sous prétexte qu'il n'y avait jamais songé, lui, avec sérieux.

Toute leur vie, les petits et moyens paysans ont souffert de ne pouvoir s'exprimer et ont subi la domination de ceux qui « possédaient le savoir ». Souvent frappés par la simplicité et l'ardeur au travail des camarades étudiants, ils s'interrogeaient particulièrement sur les raisons qui pouvaient les pousser à militer en général, à venir chez eux en particulier. Beaucoup de paysans n'avaient pas vu que depuis Mai, le mouvement contestataire lutait pour autre chose que de meilleures universités. Le « monde » étudiant, comme le monde ouvrier les intéressait au plus haut point : **mais sous tous ses aspects** et pas seulement sous l'aspect « lutte », le plus important. Comment vit un étudiant, un ouvrier ? Comment sont les rapports entre les filles et les garçons ? etc. étaient des questions qui revenaient presque aussi souvent que celles sur les grèves ou les manifestations. Là encore, il ne fallait pas les négliger ; là encore, il fallait en parler avec simplicité et vérité.

Dans les discussions, les camarades ont compris que rien n'allait de soi, qu'il fallait tout expliquer. Un paysan qui n'a jamais pu étudier et qui en souffre, ne peut être choqué par la réaction d'un lycéen répondant : « **Les études, moi je m'en moque pas mal** », sans expliquer ce qu'on apprend à l'école, à quoi servent les études bourgeoises, etc. Un paysan qui aime bien faire son travail est choqué si on ne lui explique pas pourquoi les ouvriers dans leur lutte anti-patronale en viennent à saboter une machine. Bien d'autres exemples pouvaient être donnés.

On parlait de l'usine, du Vietnam, des flics, de la violence... Chaque discussion, quand on arrivait à surmonter les différences de langage et à partager les expériences, marquait un progrès ; parfois on piétinait aussi, avec l'impression de s'être tout dit et de ne pas savoir l'appliquer à la situation concrète. Sans continuer ici le bilan des discussions dont il reste beaucoup à dire, disons simplement que si enrichissantes que soient ces discussions paysans-ouvriers-étudiants, elles n'ont en fait de sens qu'en tant qu'elles permettent de mieux se connaître pour mieux combattre ensemble. Ce dont nous étions tous convaincus, c'est qu'elles ne sont pas une fin en soi, **mais une étape de l'unité populaire.**

Discuter, c'est parler de ce qu'on connaît, de ce qu'on a vécu. Quand dans tous les domaines on a vécu des expériences différentes, il est difficile de penser que tout soit clair en trois semaines. Le militant de passage, surtout le militant étudiant, même s'il a travaillé avec courage et engagé un débat fructueux, ne doit pas se faire d'illusion sur la portée profonde de son influence. Les stages de cet été, par opposition à ceux de 1968, ont été bien accueillis par les paysans qui ont, dans l'ensemble, eu confiance dans les militants. Mais ceux-ci ont surtout **préparé le terrain** à d'autres militants, ouvriers et para-agricoles d'abord, qui avec l'aide des paysans révolutionnaires, doivent continuer **sur place**, dans la vie quotidienne, à préparer l'avenir.

### **NOTE SUR UNE «MILITANTE» QUI CROYAIT TOUT SAVOIR**

Dans presque tous les stages de l'Ouest, il y a eu des erreurs commises ; il était difficile de faire autrement et cela se discutait, se réglait peu à peu. Une camarade (appelons-là Alice...) a fait beaucoup plus qu'une simple erreur.

Alice croyait à la Révolution, ce qui est une bonne chose. Alice voulait convaincre les autres, ce qui est un but louable. Alice n'arrêtait pas de parler, ce qui est ennuyeux. En trois jours, elle avait tenté d'expliquer toute la ligne des révolutionnaires ; elle avait parlé de tout et avec une grande violence verbale. Comme le disait un paysan : « **A chaque question qu'elle répondait, on entendait le mot fusil !** ». Les paysans avaient souvent du mal à placer un mot ; Alice était là pour tout expliquer. Et ce qui est encore plus grave, pour tout déformer ; elle envoyait tout au diable, la famille ou la religion. «**Dans ses propos, les têtes n'arrêtaient pas de tomber !** ». C'était une image terrifiante, abstraite, absurde de la Révolution. C'était une ridicule caricature d'une soi-disant militante. Les paysans furent choqués, déçus, un peu découragés car ils attendaient beaucoup des stages. Les conséquences furent nombreuses ; le personnage d'Alice fut « célèbre » dans tout le Morbihan. Heureusement des camarades tentèrent de faire « oublier » (après en avoir longuement discuté avec les paysans) ce dérisoire



stage, heureusement unique en son genre. Mais il y a bien d'autres Alice dans le mouvement révolutionnaire...

## ACTION SYNDICALE, «LEGALITÉ» ET VIOLENCE

Parmi les problèmes soulevés cet été, celui-ci fut un des plus importants parce que directement à l'ordre du jour. Dans son numéro de septembre, le journal « **Vent-d'Ouest** » publie une liste approximative des actions menées dans les départements de la région en un an : elle est déjà impressionnante. Les camarades ouvriers et étudiants ont pu apporter ici très concrètement leurs expériences de lutte et donner ainsi des éléments à la réflexion politique des paysans. Mais les différences étaient grandes, en ce qui concerne les formes d'organisation, par exemple.

Un fait important pour le travail politique des paysans, c'est que les **structures locales** des syndicats agricoles sont moins bureaucratisées et contrôlées que dans les syndicats ouvriers. Ceci en permet parfois une bonne utilisation pour des militants révolutionnaires selon les situations ; et le fait est que les organisations locales du C.N.J.A. sont souvent à l'origine d'actions directes. De plus, si le syndicat dans les usines contribue à diviser les travailleurs (séparant les revendications des uns et des autres, empêchant les ouvriers de décider tous ensemble de l'action, etc.), dans les campagnes, il tend objectivement à être un facteur de regroupement ; les paysans naturellement dispersés, éloignés les uns des autres, voient d'abord un facteur de liens nouveaux dans l'organisation syndicale. Les progressistes utilisent la structure syndicale pour faire connaître ailleurs leurs actions, pour envoyer des animateurs, etc.

Mais chacun peut s'unifier sur le refus de l'appareil comme fin en soi, sur l'importance décisive des actions qui partent de la base et qui demeurent de part en part sous son contrôle. Pour les paysans, ce qui est déterminant c'est que le point d'appui de l'action soit la **commune** ou le **canton** et qu'il y ait autonomie par rapport aux autres niveaux (instance nationale, etc.) ; la lutte se mène sur une base de classe, excluant la recherche d'un accord par des méthodes de négociations d'état-major. Il ne s'agit pas d'opposer lutte de survie et lutte politique, mais de s'appuyer sur les formes actuelles de violence du mouvement paysan dans ses

luttons de survie, de les encourager, d'aider leur organisation pour les faire progresser.

Un paysan expliquait, dans une assemblée de jeunes agriculteurs, que les actions constituent de « véritables sessions de formation » (« on apprend à nager en se jetant à l'eau », disait un autre révolutionnaire...). L'idée souvent développée était que l'on peut, en progressant avec les masses, substituer aux actions isolées, menées contre telle ou telle injustice, un mouvement de contestation globale de la société capitaliste. Écoutons parler un responsable paysan :

« Nous nous félicitons du nombre important et de la qualité des actions menées par les agriculteurs de la région pour défendre leur droit au travail. Il s'agissait de défendre notre outil de travail : « la terre », accaparée le plus souvent par des gens ayant prélevé des bénéfices exorbitants sur la profession (agents fonciers, marchands de bestiaux, etc...) et les utilisant pour constituer de grosses exploitations.

Le « tour » est bouclé, le colonialisme revêt différentes formes... ceci, d'autant plus que ces « cumulards » profitent de leur influence sociale conférée par l'argent ou le rang pour soumettre les plus démunis d'entre nous.

Dans un premier temps, nous voulions répondre à un abus précis et nous considérions que la réussite ou l'échec de cette action était fonction du résultat immédiat. (Tel cumulard n'ayant pas cédé suite à une action de masse, l'action apparaissait comme un échec).

Puis nous avons constaté que la réalisation d'une telle action, c'était avant tout : « la prise en main par les agriculteurs de leurs propres problèmes ».

C'est-à-dire un grand nombre de réunions où chacun découvre la manière dont il est exploité, où, aussi, certains essaient de récupérer l'action parce que dans une situation assez équivoque, bref... un débat où la réflexion devient plus profonde.

C'est ensuite la préparation de l'action où toutes les contraintes apparaissent au grand jour : le souci de la tranquillité, même si celle-ci repose sur l'injustice, le rôle des petits notables... « d'accord sur le fond mais pas sur la forme »... les dérobades de dernière

minute... tous comportements issus d'une éducation destinée à nous faire accepter la domination de l'argent sur les hommes.

De telles explications publiques, voilà l'élément déterminant d'une vraie formation. Tout le monde n'est pas d'accord, c'est normal, mais chacun est obligé d'être logique avec lui-même.

Progressivement, nous avons constaté que les mêmes problèmes se posaient lors de la réalisation de ces actions et que les résultats étaient étendus.

— La prise de conscience et la volonté d'action chez la majorité des agriculteurs est réelle.

— Les actions créent un « climat » qui inquiète les « cumulards », ils deviennent plus prudents, renoncent à exploiter eux-mêmes.

— Elles nous permettent de vérifier que le rôle des Pouvoirs Publics consiste à protéger les privilèges de ceux qui possèdent le capital et qu'attendre une aide de leur part équivaut à accepter notre disparition.

— Elles créent de véritables équipes susceptibles de défendre la profession ».

A travers les discussions, à travers les tracts et les journaux paysans parus cet été, on peut mesurer la profondeur de la prise de conscience. Les actions sont nombreuses, pensées, discutées ; quand on s'attaque au cumulard Jaconelli dans le Morbihan (8 hectares de maïs coupés à la faucille le 29 juillet dans la nuit, à Saint-Dolay), au cumulard Guiziou dans le Finistère (30 hectares de haricots anéantis par une mystérieuse poudre blanche à la Forêt-Fouenant le 16 juillet), aux cumulards Tribondeau frères dans la Mayenne (prairies labourées et poteaux renversés à Craon le 16 juillet) : on le fait en connaissance de cause, en sachant à qui on s'en prend et comment on doit réagir à l'injustice. Les camarades ouvriers et paysans découvrent une frange importante d'agriculteurs gagnés aux idées révolutionnaires.

**Légalité ?** : « Il faut que les gens sachent qu'il y a deux poids, deux mesures, suivant que vous êtes riches ou pauvres... Contre des gens comme Tribondeau ou contre le promoteur du Morbihan (Jaconelli), nous n'avons aucune possibilité « légale ». Ils savent se servir de la loi et, au besoin, la tourner sans risques ». (Extrait d'une discussion). Ou encore : « Si un refus de cumul n'est pas

respecté, on peut tout au plus (et c'est déjà tellement rare !) traduire le cumulard devant un tribunal. Or les expériences passées nous montrent qu'en France les tribunaux n'ont jamais décidé de sanctions dans des cas semblables. Les paysans ne sont ni juges ni jurés, et les loups ne se mangent pas entre eux : les tribunaux se réfèrent à une politique agricole qui favorise la concentration des exploitations sans tenir compte de la situation des paysans ». (Extrait d'un journal paysan). Ou encore : « La police va courir après les coupeurs de maïs et les condamner si elle peut... Marcellin sera content... Mais elle te permettra (les paysans s'adressent au cumulard) tes abus parce que toi tu as le fric... Tu as le fric, tu as la loi, tu as ton fusil... Mais nous avons la fermeté de la vraie justice ». (Extrait d'un tract).

**Violence** : « Nous ne voulons pas casser pour le plaisir, mais pour combattre des abus comme ceux-là, il faut bien voir que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes ». (Extrait d'une discussion). Ou encore : « Il faut d'abord savoir si nous sommes tous d'accord sur les objectifs : faut-il se battre contre les exploités et les profiteurs de toutes sortes, ou faut-il les laisser faire ? Si nous voulons nous défendre, il faut en prendre les moyens... Seule l'action, même dure, peut nous faire aboutir ». (Extrait d'un journal paysan). Ou encore : « Voyez-vous, je n'aime pas la violence ; je suis un homme de paix, vraiment, sincèrement. Mais quand je regarde cette société et ce qu'elle fait de nous, je dis que c'est pas des fourches qu'il faut prendre, pas des fourches, non... ». (Un paysan à la fin d'une réunion de bilan).

Aujourd'hui, ce qu'on doit montrer aux larges masses paysannes ce n'est pas qu'il faut lutter, mais qu'on peut le faire, que c'est possible, que d'autres l'ont fait avec succès. Ce qu'il faut combattre, c'est la résignation qui dit qu' « il y aura toujours des pauvres et des riches ». Cela est faux, car non seulement on peut lutter mais encore on peut vaincre.

Ce qui fait encore la force des capitalistes c'est que les mouvements de révolte sont dispersés ; que ceux qui luttent ne le font pas ensemble ; que chacun ignore les luttes du voisin et, de ce fait, ne peut pas les soutenir. La présence de militants des villes à la campagne est une bonne chose pour populariser toutes les luttes que les paysans ne connaissent pas ; et quand on voit la somme

des actions populaires de l'année et surtout leur grande ressemblance (« **Nous avons tous les mêmes ennemis même s'ils ont des visages à première vue différents** »), c'est sûr que ça donne confiance dans l'avenir. Et combien de choses ignorons-nous qui se passent dans ce pays ? Ce n'est pas de nos luttes que la presse parle tant ! Nous avons rencontré des paysans qui n'avaient pratiquement pas entendu un mot sur une action d'autres paysans, **à trente kilomètres** (on imagine l'isolement d'un département à l'autre, pour ne pas dire d'une région à l'autre !).

La révolte gronde en France : chez les paysans, chez les ouvriers, chez tous les opprimés... Il faut unifier tous nos mouvements, et pour cela il faut se connaître et connaître nos luttes, multiplier les journaux, les tracts, les rencontres. Et aussi, il faut chaque fois que cela est possible **localement** ne pas hésiter à **se battre ensemble**. A l'exemple des ouvriers qui descendent dans la rue pour défendre le responsable paysan Gourmelon, à l'exemple des paysans du Finistère qui viennent soutenir les ouvriers d'une laiterie en grève, ou ceux de Loire-Atlantique qui, lors des manifestations sur le lait, apportent des bidons pleins pour les travailleurs d'un quartier populaire de Nantes. Déjà, pendant les stages de cet été, un certain nombre d'actions communes ont été menées (bombages de peinture ou distribution de tracts, participation à une manifestation paysanne, etc.). Et la leçon que nous en avons tirée alors n'a fait que se confirmer depuis :

**« D'abord dos à dos, ensuite face à face, maintenant côte à côte ».**

## **LE PROBLEME DES FEMMES ET LA VIE DE TOUS LES JOURS**

Les camarades des « longues marches paysannes » avaient bien compris que la pratique qu'ils devaient avoir à la campagne touchait tous les aspects de la vie quotidienne. Ils n'étaient pas des militants-fonctionnaires qui se désintéressent de tout ce qui ne favorise pas **immédiatement** leur « travail politique », et qui une fois leur « boulot fait » n'ont aucune envie de partager les conditions de vie des masses... Un paysan racontait qu'en 1968 « **certains étudiants, le dimanche par exemple, dès que ce n'était plus**

**le temps des discussions politiques, cherchaient à se retrouver entre eux, laissant les paysans à d'autres occupations (loisirs, etc.) ».** Cette année, il n'y avait pas, en général, de rupture dans la semaine : les jeunes paysans allaient au bal avec les camarades, on allait à la mer avec les gosses ou on faisait une veillée un soir, bref, on savait aussi vivre ensemble les moments de détente. Et c'était important !

Il faut se préoccuper de **tous les aspects de la vie des masses**. Un des points très positifs des stages, ce fut le travail avec les femmes d'agriculteurs ; c'était un gros problème. En 1968, quand des militants, garçons ou filles, arrivaient, leur premier désir c'était de travailler aux champs, de monter sur le tracteur, d'aller, en un mot, aider l'agriculteur dans son boulot. Pratiquement jamais alors n'était vraiment envisagé le problème des femmes qui, même lorsqu'elles ne vont pas faire les foins, ont un rude travail. Elles avaient, à juste titre, l'impression qu'on se désintéressait de leurs problèmes et ce n'était pas une discussion de temps en temps sur le planning familial qui réglait les choses ! Non, ce qui était nécessaire, c'était de vivre quotidiennement avec les femmes, d'échanger des expériences, de travailler aux champs quand elles y allaient, s'occuper avec elles de la maison et des enfants, donc de ne pas créer une coupure entre le mari et la femme. Nous avons donc convenu que les camarades filles veilleraient principalement à ces tâches. Cela permit de mettre sur le tapis le rôle des femmes dans la société et aussi **dans l'exploitation** (où une soi-disant division des tâches et une certaine forme de « **racisme** » comme dit Lambert, font que la femme a de moins en moins de responsabilité quoi qu'on en dise) ; cela permit aux femmes de s'associer un peu plus activement à la conduite des stages, aux discussions, aux réunions de bilan... Mais ce n'est qu'un début. Outre le fait que cela a pu soulager des femmes dans leur travail (comme le disait un paysan au moment du départ d'un camarade : « **Pour la première fois, ma femme a pris un peu comme des vacances** »). Cette pratique militante d'un type nouveau a ouvert de grandes perspectives. On ne fera jamais la Révolution si on ne prend pas en considération **tous les problèmes des masses**, et aussi, soyons-en bien persuadés, on ne fera pas la Révolution sans les femmes, car ce n'est pas l'affaire des hommes, mais de tout le peuple opprimé.

## ET MAINTENANT ?

Il faut continuer. La conclusion est simple. La vie a montré que là où des hommes sont opprimés, ils résistent : faiblement au début, difficilement parfois, mais ils résistent. Dans notre société, depuis toujours, les gens des villes ont été élevés à mépriser les gens de la campagne ; on a fait du mot « paysan » un mot péjoratif : « **Tu en sauras toujours assez pour être paysan... Hé, va donc, paysan..!** ». Nombreux sont encore ceux, aujourd'hui, qui méprisent et sous-estiment l'importance du mouvement paysan, rejoignant en cela bien des thèses réactionnaires.

Pendant le mouvement contestataire de Mai-Juin 1968, les paysans, sauf de manière locale, n'ont pas été une composante effective du mouvement révolutionnaire. Cette « absence » a déçu l'attente de certains « révolutionnaires » qui depuis ont tiré la conclusion que les capacités révolutionnaires du mouvement paysan sont fort réduites dans les conditions de la France actuelle. Ils ont tort : et depuis deux ans la montée de la contestation paysanne a éclaté même dans les pages de la presse du mensonge et de l'argent. Et à ceux qui disent que les paysans, de toutes façons, seront de moins en moins nombreux, nous répondons simplement : la place d'une classe dans la révolution d'un pays n'est pas fixée par son nombre, mais par toutes ses caractéristiques propres qui lui donnent des capacités révolutionnaires plus ou moins importantes ; ainsi, la faiblesse numérique des ouvriers russes ou chinois n'a pas remis en cause leur rôle d'avant-garde.

En France, la paysannerie pauvre et moyenne, malgré sa dispersion et certaines formes d'individualisme (reflet de sa position de petit producteur indépendant), a des caractéristiques fondamentales : besoin objectif de survie donc de lutte ; avenir de prolétaire ; travailleur manuel réprimé et n'exerçant de répression d'aucune sorte sur quiconque ; attitude résolue face à la police, etc. Toutes ces caractéristiques font que de toutes les couches et classes sociales non-prolétariennes, la paysannerie pauvre et moyenne se rapproche le plus de la classe ouvrière. A nous tous, militants, paysans, ouvriers, intellectuels, à nous tous de briser les obstacles nombreux qui se dressent sur le chemin de la fusion de tous les opprimés.

Nous devons nous débarrasser complètement de l'idée que nous pourrions remporter des victoires faciles grâce à des hasards heu-

reux, sans avoir à lutter durement ; nous devons nous attacher fermement à la réalité car c'est le seul moyen de la transformer. Le travail militant dans les campagnes nous met les pieds sur terre, nous montre qu'on ne peut se passer de faire le maximum d'efforts et d'éviter les difficultés. Mais il nous montre aussi que ces difficultés ne sont pas insurmontables et que l'avenir sera bientôt à nous.

**« La victoire sera pour les exploités car ils ont pour eux la vie, la force du nombre, la force de la masse, les sources intarissables de l'abnégation, de l'idéal, de l'honnêteté ».**

## **NOTE SUR LES SYNDICATS PAYSANS**

Il existe dans la paysannerie trois organisations syndicales importantes : la F.N.S.E.A. (Fédération des Syndicats d'Exploitants Agricoles) ; le C.N.J.A. (Centre National des Jeunes Agriculteurs) et le M.O.D.E.F. (Mouvement d'Organisation et Défense des Exploitants familiaux).

1) La F.N.S.E.A., c'est l'organe traditionnel de l'alliance de classe bourgeoisie-paysannerie. Son principe : l'unité bourgeoise, c'est-à-dire l'organisation corporative de toutes les couches du monde rurale sous la direction des exploitants capitalistes (les céréaliers et les betteraviers du Bassin Parisien). Son rôle : dévier la révolte des paysans-travailleurs vers des revendications (hausse des prix agricoles) qui leur profitent un peu et qui profitent beaucoup aux exploitants capitalistes (qui ont de plus grosses quantités à vendre). Ses méthodes : les discussions dans les antichambres des ministères, la participation à toutes les commissions possibles.

C'est, comme il se doit, politiquement, un fidèle soutien du pouvoir (Mai 1968 ; au moment du référendum, Debatisse, secrétaire général, prend officiellement parti pour le **oui**).

Si la fédération est largement démasquée aux yeux des paysans révolutionnaires, si personne ne songe à renverser les notables qui la dirigent, pour en faire un instrument de lutte de classe, il n'y a pas eu à proprement parler de **rupture**. Dans de nombreux cas, les paysans qui critiquent ouvertement et radicalement le syndicat continuent à adhérer à la fédération, où ils exercent même



parfois des responsabilités, la marge de manœuvre pouvant être grande.

2) Le C.N.J.A. : il est relativement indépendant de la FNSEA, mais il en constitue l'organisation de jeunesse (jusqu'à 35 ans).

Pourtant **au niveau de la direction nationale**, il représente la variante moderniste de la collaboration de classe : c'est sur elle que s'appuie le pouvoir quand il veut mettre sur pied des « réformes de structures », « moderniser » l'agriculture.

Depuis quelques années, d'abord dans l'Ouest, plus récemment dans d'autres régions (Sud-Ouest, Rhône-Alpes) un mouvement de contestation s'est développé **à l'intérieur du syndicat**. Ses thèses sont pour l'essentiel celles exposées dans le livre de B. Lambert. Il tient un certain nombre de C.D.J.A. et de C.R.J.A. (centres départementaux et régionaux).

3) Le M.O.D.E.F. : il faut distinguer l'organisation officielle et la réalité des organisations locales.

Soutenu et plus ou moins directement dirigé par le P.C.F., le M.O.D.E.F. officiel se veut « défenseur des exploitants familiaux ». Ses thèses, passablement démagogues, visent au développement d'une « agriculture non capitaliste », au maintien du système traditionnel d'exploitation. Le grand objectif de ses dirigeants a été jusqu'à présent de se faire connaître comme interlocuteurs valables par le gouvernement.

**Mais localement**, le M.O.D.E.F. présente des visages très différents, là où il existe. Il représente souvent un moyen pour les paysans-travailleurs de rompre avec la fédération et de se regrouper sur une base de classe. Dans l'Isère, par exemple, son développement récent est l'effet d'une radicalisation rapide de la paysannerie locale, et non d'une adhésion quelconque aux thèses de l'organisation et de son protecteur révisionniste.

4) Il existe aussi, **sur une base locale**, des organisations réactionnaires (en particulier la F.F.A., Fédération Française de l'Agriculture), regroupant en général de petits paysans pauvres sous la direction de notables locaux et des marchands de bestiaux, pour la défense de la propriété privée et des vertus traditionnelles du monde paysan...